

I

En ce mois de février 1937, la neige a blanchi la campagne et s'est amoncelée en congères au bord des chemins, entravant le passage des voitures roulant cahin-caha vers le cimetière. Il fait un froid à pierre fendre. Là-haut, le village se serre autour de son château envahi par les ronces, où les venelles entrelacées ne voient pas le soleil durant tout l'hiver. Près de l'ombre massive de l'église Saint-Pierre, Albert, transi sous son paletot, se tient droit au pied du cercueil, avec son frère et sa sœur aînés, soutenant leur père qui chancelle sous le chagrin ; la mère vient de mourir d'un mal sournois qui a rongé ses forces peu à peu, sans qu'une plainte jamais ne s'échappe de la bouche de cette femme humble et soumise. Elle est partie comme elle a vécu, sans oser déranger.

Terrassés par cette nouvelle totalement inattendue, Albert et sa sœur ont été rappelés en hâte au chevet de leur mère mourante. Éloignés tous deux du foyer depuis quelques années, ils n'ont eu que peu de contacts, sauf de temps à autre par leur père. Après la crise de 1929, celui-

ci, accablé de dettes comme tant d'autres paysans peinant à subvenir aux besoins de la famille, avait dû se résoudre à envoyer ses enfants gagner leur pain à la ville ; dès 1932, il avait déniché à Albert, alors âgé de douze ans, une place comme apprenti chez un pâtissier de Crest, tandis que sa sœur avait été employée au service d'une famille de notables. Tous deux savaient qu'ils ne reviendraient pas avant longtemps. Les mois, puis les années avaient passé, les liens s'étaient distendus malgré eux. Seul leur père, descendant de temps à autre faire quelques achats à la ville, s'arrêtait rendre visite à ses enfants avant de s'en retourner au village ; il donnait quelques nouvelles de la ferme et de leur mère, puis s'enquêrait de leur assiduité au travail auprès de leur patron, avant de repartir avec leurs gages. Dans les premiers mois, le jeune Albert avait attendu fébrilement la visite de son père, impatient de retrouver la chaleur de son enfance dans sa présence, mais chaque visite l'avait laissé triste et désesparé. Peu à peu cependant, il avait réussi à ne plus souffrir en pensant à ceux qu'il avait quittés. Les longues heures qu'il passait à travailler aux côtés de son patron, de l'aube au crépuscule, ne lui laissaient pas le temps de s'apitoyer sur son sort et, par bonheur, il avait toujours de quoi manger à sa faim. Maintenant, il avait décidé de ne rien attendre de plus que le gîte et le couvert que lui offrait son patron, en même temps que la perspective d'un métier qui le rendait fier.

De l'autre côté du cercueil, quelques personnes en-deuillées piétinent le sol gelé : Henri, le frère de sa mère

et ses cousins, qu'Albert ne connaît pas. Néanmoins, il se sent observé. À dix-sept ans, c'est un jeune homme vigoureux, à la peau mate, aux traits réguliers, le front haut révélant un regard vif sous des sourcils bien dessinés. De stature moyenne, la force tranquille qui se dégage de lui dévoile une volonté farouche. Ses mâchoires serrées étouffent les sanglots qui refluent de sa poitrine, en même temps que les souvenirs surgissent à sa mémoire dans un halo de douce lumière : il revoit sa mère, au sourire si mélancolique, arrangeant une mèche de son chignon défait ; son ombre légère se profile, courbée, tandis qu'elle nourrit la basse-cour, jetant du grain puisé de la poche de son tablier qu'elle tient relevé ; et là, elle sert la soupe fumante à la table familiale ; puis son image s'éloigne peu à peu, il sent pourtant encore la douceur de sa main effleurant son front fiévreux d'enfant. Puis tout se tait.

On vient de porter la mère en terre sous la pierre froide, où gisent déjà les parents de son époux. Le petit corps d'un nourrisson, son dernier-né, est enseveli là aussi, depuis longtemps ; elle l'avait découvert inerte dans son berceau, un terrible matin d'hiver. Cette épreuve avait laissé en elle un vide sans fond. Albert comprend, aujourd'hui, la raison de cette mélancolie qu'il lisait dans le regard de sa mère et se sent bouleversé. Il lève ses yeux embués, les cyprès du cimetière frissonnent autant que lui sous la bise cinglante.

Face à lui, aux côtés d'un homme qui lui tient le coude d'un geste protecteur qu'on pourrait trouver possessif,

une jeune fille est en train de le dévisager. Elle a perçu son désarroi ; sa bouche esquisse un sourire plein de mansuétude. Gêné, Albert baisse les yeux. Il ne connaît pas cette fille. Est-elle de la famille ? Plus tard, en quittant le carré de terre où repose désormais sa mère, il voit s'avancer vers lui le couple saluant les proches.

« Toutes nos condoléances pour ta mère. Pauvre femme ! »

Et puis, indiquant du regard l'homme resté impassible à ses côtés, la jeune femme dit :

« J'ai tenu à accompagner mon mari, ton cousin André, pour les funérailles de ta mère. Et toi, tu es bien l'apprenti de chez Germain, n'est-ce pas ? Je t'ai aperçu une fois que je me rendais à la pâtisserie. Tu t'appelles bien Albert ? »

Le ton de sa voix flûtée allège la tristesse d'Albert. Une couronne de cheveux châtain encadre son visage rond aux traits fins, et ses immenses yeux bruns bordés de longs cils pétillent d'attention bienveillante.

« Oui, c'est bien moi, mais je ne connais pas toute la famille, nos parents ne se fréquentent pas, je crois, répond timidement Albert, subjugué par la présence chaleureuse de la jeune femme.

— Allez, viens, Marthe, nous devons partir maintenant », lance son mari en remontant l'allée menant vers la sortie.

Albert les suit du regard. Le vieux portail grince et se referme sur cette apparition.

Mon cousin ? Sa femme ?

Il a retenu son prénom, Marthe.

Derrière la grille abritant ce jardin pathétique parsemé de stèles blanchies de givre gisent désormais les souvenirs heureux, enfouis aussi profondément que dans son cœur d'enfant.

Levant les yeux, Albert s'étonne de voir, là-haut, le village s'éveiller tout à coup. En effet, un rayon de ce soleil d'hiver, timide, a fini par lécher les façades de pierre, franchissant les remparts pour se répandre enfin sur les places désertées, filtrant par les fissures des vieux murs ; le village, sorti de sa torpeur, baigne maintenant dans une douce lumière. Albert songe à sa mère, à son sourire qui consolait ses chagrins d'enfant autant que ce rayon de soleil réchauffe le village. Là-haut, à la ferme, le père va être bien seul. Que va-t-il devenir sans leur mère ?

*

* *

Trois ans plus tard... mai-juin 1940 – là-bas... sur la ligne Weygand

Le secteur de l'Ailette correspond en 1940 au canal de près de cinquante kilomètres, situé dans le département de l'Aisne, qui relie l'Oise au nord à l'Aisne au sud. Il suit la vallée de l'Ailette jusqu'au Chemin des Dames, sous lequel il passe avant de rejoindre l'Aisne.

Après la rupture du front français sur la Meuse, le 14 mai, les troupes françaises sont envoyées s'établir le long de l'Aisne et de l'Ailette, afin de s'opposer à

l'extension, vers le sud, de la percée allemande. Quelques jours plus tôt, sur le canal de l'Ailette, le commandement des divisions françaises avait donné l'ordre de faire sauter les ponts pour retarder l'avance ennemie, avant de s'apercevoir que certains de ses hommes étaient encore de l'autre côté... Dans la précipitation, il avait donc fallu reconstruire des ponts ; les hommes du bataillon du génie avaient travaillé sans relâche pour former des passerelles flottantes : des sacs garnis de paille, en toile de bâche étanche, avaient été assemblés et reliés entre eux, puis les soldats avaient tiré un câble au travers du canal, juchés sur une embarcation gonflable, pour l'attacher sur l'autre rive et former ainsi une rampe. Le restant des troupes avait alors pu traverser, pour se positionner ensuite sur les berges et faire front. Toutefois, l'étirement des divisions sur le canal, sur plus de quinze kilomètres chacune, ne permettait guère d'avoir en première ligne plus d'un groupe de sept ou huit hommes, tous les deux cent cinquante mètres, avec un FM.

Côté allemand, on trouve également sur l'Ailette des unités appartenant à deux armées différentes, arrivées à marche forcée. C'est avec une importante supériorité numérique, de trois contre un en première ligne et des réserves, que les Allemands s'apprêtent à engager la bataille.

Le jour commence à se lever, ce 5 juin 1940, quand l'attaque est déclenchée par un violent bombardement terrestre et aérien sur tout le front. L'infanterie allemande a réussi à contourner la première ligne de défense

française et est parvenue à progresser jusqu'au Chemin des Dames. Débouchant des hauteurs de la forêt de Coucy sur le cours de l'Ailette, elle lance l'offensive, franchissant le canal en plusieurs points au moyen de passerelles, d'embarcations pneumatiques, de boudins en caoutchouc ou à la nage, à la faveur d'un épais brouillard artificiel, et marche sur les divisions françaises.

Sur le terrain des opérations, le jeune Albert monte la garde depuis la veille au dépôt de munitions qu'ils ont protégé auparavant d'une clôture de fils de fer barbelé. Les heures s'écoulent à ce poste, solitaire, dans ce décor de début d'été, puis le jour déclinant assombrit peu à peu l'atmosphère. Plus bas, ses camarades tiennent la ligne de front, postés le long des berges de l'Ailette, pour contenir l'envahisseur sur la rive opposée.

À l'aube, tout à coup, le ciel s'embrase dans un fracas épouvantable. On y voit soudain comme en plein jour. L'attaque provient de tous côtés. Le sol tremble, des arbres sont déracinés et projetés en gerbes mêlant terre et racines tordues vers le ciel. Sur fond d'apocalypse, les trous béants creusés par les obus sont très vite jonchés de corps désarticulés. La violence inopinée de l'attaque fige un cri muet sur leur visage aux yeux exorbités. Subitement assourdi, aveuglé d'une multitude d'éclairs zébrant l'obscurité et dévoilant l'horreur, Albert s'est jeté à terre, se protégeant de ses bras, et il réfléchit à toute vitesse.

Ça y est, les boches sont passés ! Ils ont passé le canal. Si ça tombe sur le dépôt, je suis foutu, ça va tout péter ! Je suis fait comme un rat ! Où sont les autres ?